

—Je vous en prêterai, répondit Frédéric spontanément et sans aucune hésitation. Je puis mettre à votre disposition cinquante ou soixante mille francs.

—Vous feriez cela ! s'écria Paul.

Et entraîné par un vif sentiment de gratitude, il serra avec force et émotion la main de Frédéric.

—C'est convenu ? demanda ce-lui-ci.

—Je ne sais pas encore si j'accepterai, répondit Paul ; il y a là une responsabilité qui m'épouvante. Mais que j'accepte ou non, laissez-moi vous dire, mon cher Frédéric, combien je suis touché d'une telle preuve d'amitié.

—Oh ! elle m'est facile à donner, mon cher Paul, et perd par cela même beaucoup de son mérite. La seule récompense que j'ambitionne c'est que, quand vous aurez réussi, quand vous serez marié, vous puissiez dire à mademoiselle du Breuil : c'est Frédéric Mallet qui m'a aidé à vous obtenir ; c'est à lui que nous devons notre bonheur.

Frédéric se vengeait noblement ; il protégeait Paul !

Judicieux comme il l'était, le jeune négociant n'entrevoit pas pour le moment la possibilité et n'avait pas le désir de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, de séparer deux cœurs qui s'aimaient. Le malheur de Paul, par ses côtés attendrissants, était fait pour rendre fidèle Valentine et l'attacher à Paul par des liens plus indissolubles. Si les hommes sont impatients, les femmes ont généralement en elles le dévouement comme loi de nature, et, de ces deux impulsions, devait naître un rapprochement plus probable et plus prompt que Paul ne se l'imaginait, buté qu'il était contre des obstacles irritants. Il convient d'ajouter tout bas et sous le sceau du secret que la générosité de Frédéric n'était pas tout à fait

pure, ce qui eût été véritablement bien beau et bien rare. Certes, ce n'était pas une inspiration mesquine que de se placer ainsi comme une Providence au-dessus de deux êtres dont l'un était son rival préféré et dont l'autre avait dédaigné son amour. Mais Frédéric qui n'était pas sot ne se dissimulait pas qu'en prêtant de l'argent à Paul, cela ne ferait peut-être que compliquer d'embarras nouveaux la situation.

Paul gardait le silence, Frédéric lui dit avec ce ton aimable et insinuant d'un négociant qui espère faire une bonne affaire :

—Réfléchissez. Vous ne me gêneriez en aucune façon. Ces cinquante mille francs sont de l'argent à moi, en dehors de mon commerce. Servez-vous-en sans scrupules ; il ne me sera jamais nécessaire. A vous dire vrai, et en cela je suis sûr d'être approuvé pas vous, je ne me démunirais pas de fonds dont je pourrais avoir besoin, je n'aimerais pas faire ostensiblement dans ma fortune un vide assez grand pour alarmer mon père ou autoriser le public à jaser. Mais ces cinquante mille francs, je vous le répète, sont libres et ne feront une lacune nulle part. C'est une petite réserve dans le cas où me serait venue quelque fantaisie. La meilleure de toutes est d'obliger un ami. Aussi, mon cher Paul, en me permettant de vous être agréable, en acceptant ce service, vous m'en rendez un vous même, je vous l'affirme, car ce sera me faire le plus grand plaisir.

—Ah ! mon cher Frédéric, s'écria Paul, je vous suis on ne peut plus reconnaissant. Mais que ferai-je de vos cinquante mille francs ? Je ne puis aller me présenter à M. du Breuil avec un emprunt pour apport.

—C'est certain. Mais puisque vous vous plaignez des lenteurs de